Document generated on 04/24/2024 2:06 p.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Les cellules

Gabrielle Giasson-Dulude

Number 271, Winter 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92995ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Giasson-Dulude, G. (2020). Les cellules. *Spirale*, (271), 10–13.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GABRIELLE GIASSON-DULUDE

Les cellules

Frère Paul-André m'invite à traverser un long corridor où il n'y a que des crucifix, des figures religieuses et des portes. Sur l'une d'elles est écrit mon nom. On me donne des draps, des serviettes, la clé est dans la serrure. Le lendemain matin, je découvre la cour intérieure, les aloès. Je suis frappée par la façon dont la lumière entre par la cour, les fenêtres, les vitraux, les brèches creusées dans les murs, elle vient de partout. Elle est magnifiée, exactement comme les voûtes amplifient les vibrations et les échos des chants. La lumière est une présence. Et les voix résonnent fort dans cette architecture qui narre une vieille histoire.

Je vis au couvent de Corbara en cellule, pour une semaine, en stage de chant corse sacré. Je rencontre dans ces voix une façon de secouer des profondeurs. Elles sont intimement issues des êtres mais n'appartiennent à personne. Je suis venue vivre les harmonies et laisser ma voix circuler autrement, pour qu'on ne la possède pas. J'entre dans les petits ensembles vocaux pleine de ce désir de rechercher dans les voix qui s'accordent une puissance.

La plupart des repas sont silencieux. Le bois craque sous le tapis. On doit écouter le prieur lire des idées faites de nœuds, qui perdent leur souffle en perdant leurs hésitations. Les idées s'imposent à nous physiquement comme les lieux, à la différence que sous les voûtes de la chapelle, les résonances entre les corps, on peut les reconnaître en soi, libres un instant de tout récit. Les idées du prieur, elles, ne s'adressent à personne ni à rien en moi. Sinon par leur manque. Alors, je cherche en elles, même si c'est peut-être débile, une voix tremblante d'avoir été trahie. Il m'arrive d'éprouver de l'empathie pour les gens qui m'imposent un récit. Quand ils me font violence, je cherche à entendre ce qui souffre en eux. Cette attitude relève d'une sensibilité, mais aussi d'une aliénation dont je voudrais me libérer.

Il y a les soirs où je respire en chant. Entre stagiaires, on se réserve un quatrième repas : des fromages et des saucissons corses ou espagnols. On boit du vin, des alcools forts et on chante des *paghjelle* (chansons profanes corses), on s'échange des chants espagnols, français, polonais, québécois, des standards jazz. Toutes les nuits de la semaine, le rythme tient.

Le jour, les copains et moi cherchons à cacher des sourires fébriles. Ils réapparaissent dès que le prieur lit : nos voix dans ce silence obligé surgissent en petites échappées. Tôt ou tard, un fou rire me prend ; même si je me tiens tranquille, quelque chose en moi renonce à ne pas rire de tout cela. Après le dîner, je monte le chemin de croix, je longe les buissons de romarins jusqu'à la grotte, où je me dépose pour m'échapper. En regardant l'océan, le clocher, le ciel partout, je pense à l'orgueil de la beauté du paysage. Devant les inégalités qui font les avantages des uns se présentent souvent des trous de pensée, des cryptes : ce prieur-là ne comprendra sans doute jamais l'idiotie de sa grandeur. J'aimerais dire qu'il n'a pas de pouvoir sur nous, mais il en a un, puisque devant lui nous nous taisons, et je dois m'échapper.

J'ai appris que le couvent de Corbara, tenu par la congrégation Saint-Jean depuis la fin des années 1980, avait servi, pendant la Première Guerre mondiale, d'espace pénitencier où, dit-on, près de 800 prisonniers civils austro-allemands se sont entassés. Ils occupaient non seulement les cellules, mais l'église et la sacristie. Les dessins d'un prisonnier ont été conservés au plafond de l'une des cellules.

En pleine nuit, nous occupons la chapelle, avec les copains, pour nous baigner dans les voix comme dans la mer d'après-midi. J'ai l'impression de profaner le lieu sacré par le seul fait de partager une joie qui le dépasse – je ne le crains pas, je l'habite. Et je cherche à emprunter à ces chants la puissance

Parfois, les mains des chanteurs se posaient sur le bord de leurs oreilles, pour tenir le son physiquement, comme on dit que le coquillage au bord de l'oreille contient l'océan [...].

qu'ils portent, à la partager, ou à la dérober, pour me venger de toutes les fois où on me l'a interdite, comme toutes les fois où on l'a interdite à mes semblables.

Lors d'un premier stage de chant corse à Montréal, le jeu, l'engagement de soi et la façon dont le professeur aimait chanter m'avaient bouleversée. J'ai suivi cette découverte jusqu'à ce stage en Corse auprès de son maître, pour apprendre cette culture de la voix, une expression des singularités de chaque voix, fondamentalement multiples. Le professeur disait : *« Les bons chanteurs corses peuvent faire toutes les voix. »* L'idée m'avait paru lumineuse.

Souvent, on qualifie et classe la voix des gens : on dit qu'elle est grave, aiguë, forte, faible. Je ne nie pas que les voix ont des caractéristiques, mais nous avons souvent trop de hâte à les déterminer, et presque toujours, dans ce processus, nous oublions que les voix ont d'autres facettes, d'autres existences. Une voix entraînée a plusieurs voix, elle peut avoir plusieurs êtres. Peut-on en faire une idée politique ? Peut-on concevoir les identités larges dans un vivre ensemble multiple et patient ?

J'entends qu'on a surtout plus ou moins de résistances, de barrières aux désirs, de nœuds à traverser. Quand on dit que certaines personnes ont *une voix*, et que d'autres n'ont *pas de voix* – si ces observations évoquent l'état d'un appareil vocal, sa gêne, ses difficultés –, on conclut trop vite à l'absence ou à la présence. On oublie que le corps vocal a aussi une architecture à se bâtir, à occuper. En réalité, il ne s'agit pas d'avoir une voix ou de ne pas en avoir, mais de chercher à quelle distance on se tient d'elle, de ses os, de ses voûtes, et de chercher comment on l'habite, comment on s'habite en elle. Se sentir illégitime en sa propre voix entraîne toujours un problème de son. Les cellules, quand elles n'entretiennent pas les puissances, elles les attaquent.

Le jour de mon arrivée, un petit groupe de Québécois est venu me chercher dans un café près de l'aéroport de Calvi, puis la voiture a filé au plus vite vers le concert d'A Filetta à Pigna, village voisin de Corbara. Je ne connaissais pas le groupe, on m'a dit qu'il se distinguait par la recherche artistique alliant le contemporain et la tradition, par la très grande douceur et le nombre des voix basses, inspirées de la culture géorgienne.

Dans la pénombre, nous y étions : les hommes se tenaient en un groupe serré, proches, comme le veut la tradition, les uns devant les autres. Dans un geste qui m'a émue, un chanteur a posé une main sur le bas du dos d'un autre tout juste avant que celui-ci entame son chant. Ce geste semblait encourager le son à venir, apporter cette chaleur qui réchauffe la voix, comme on dit qu'on *se réchauffe la voix* avant de chanter. Pouvait-on ressentir en soi-même l'effet vocal de la main posée doucement sur le dos ? De façon directe ou indirecte, dans l'assurance qu'ils avaient, dans la joie des corps, j'en suis convaincue.

Parfois, les mains des chanteurs se posaient sur le bord de leurs oreilles, pour tenir le son physiquement, comme on dit que le coquillage au bord de l'oreille contient l'océan, ce que Philippe-Jean Catinchi conçoit en tant qu'engagement du corps dans l'harmonie : *« [Ce] geste archaïque – il est attesté dès l'Antiquité chez les Coptes et les Égyptiens – traduit, même s'il a pu chez certains devenir aussi instinctif que réellement efficace, la nécessité de participer physiologiquement à la circulation du son, condition* sine qua non *de l'harmonie polyphonique. »*

Il semble que nous nous braquons souvent devant la peur que provoque l'indétermination, devant ce qui en une voix touche et échappe à la signification. Je crois que la part la plus transgressive des voix s'associe à l'indétermination de l'identité, généralement traitée avec la même rigidité que

Je veux des disciplines artistiques qu'elles abordent l'innommable en soi, au cœur de la cellule, derrière l'ordre des murs visibles ou invisibles, un espace à habiter de voix échappées des chapelles, ou de dessins dans les cellules.

l'indétermination des voix. On veut savoir qui vous êtes, on vous demande d'affirmer ce que vous êtes. Je veux des disciplines artistiques qu'elles abordent l'innommable en soi, au cœur de la cellule, derrière l'ordre des murs visibles ou invisibles, un espace à habiter de voix échappées des chapelles, ou de dessins dans les cellules.

Je me suis assise sur le banc devant la fontaine, un stagiaire m'a souri. Je me suis demandé si on se parlerait. Il est resté en retrait. C'était très bien. Les distances sont parfois difficiles à déterminer. On émancipe les êtres en leur permettant d'habiter quelque part. L'espace fait la voix, la voix ne connaît d'elle-même que les territoires qu'elle habite ou, à l'inverse, leurs limites. Le désir devient confus quand il manque d'espace.

•

Un jour, à Montréal, j'ai eu une conversation avec un homme qui portait un chandail du groupe québécois WD-40 dans une taverne karaoké. Je me suis aperçue rapidement à son accent qu'il était corse. Il m'a raconté qu'il connaissait bien les *pulifunie* et il croyait que le chant corse – il en était convaincu – avait servi à la résolution de conflits, que les bergers sifflaient pour appeler les troupeaux et qu'un jour, ils s'étaient mis à s'accorder, jusqu'à chanter ensemble. L'histoire faisant entendre le caractère poétique et la fonction cathartique qu'on veut attribuer aux chants corses, je l'ai aussi retrouvée dans les livres. Le respect même de l'espace de l'autre voix, de ses qualités vocales propres, y serait lié à un choix d'accepter les différences et de les associer en harmonie, comme s'il s'agissait d'une négociation des espaces, dans une métaphore de la vie communautaire et politique rurale. Les chants auraient permis des rencontres entre les habitants, les compétitions chantées à une certaine époque dans les cafés sublimant peut-être des problèmes plus graves.

Ces voix, dans un ouvrage de Frank Tenaille, sont par ailleurs associées aux animaux dont s'occupaient les bergers, chanteurs de *pulifunie*. Tel que l'avançait un vieux gardien de troupeaux, à propos des trois voix qui constituent la *paghjella* : « "*a seconda, a face u muntone*" (la seconde, c'est le mouton qui la fait), "*u bassu, a face u boie*" (c'est le bœuf qui fait la basse), "*a terza, a face a capra*" (la terza, c'est la chèvre). » Chanter peut-il nous rapprocher des animaux, ou est-ce que ce sont les animaux qui nous donnent

envie de chanter, ou bien avons-nous toujours chanté comme les animaux et avec eux puisque nous en sommes ? Penser les choses ainsi est douloureux. Devant la distance que nous établissons entre nous et les animaux, et les abus systémiques que nous leurs infligeons, tout en les rationalisant pour nous alimenter, nous savons que les vaches partout dans le monde accourent en troupeaux vers la musique, s'arrêtent parfois tout près les unes des autres pour écouter.

Cette cohabitation des animaux et des humains dans le chant est liée à une intelligence collective dont la pensée est en relation étroite avec l'environnement. On entend ici, d'une part, une sensibilité et une ouverture au monde, mais d'autre part, il faut dire que si le chant a inventé quelques lieux habitables sous les voûtes des grandes résonances, ils n'appartenaient pas aux femmes. Et l'héritage de cette culture se fait encore sentir aujourd'hui.

Dorothy Carrington, ambassadrice et amoureuse de la Corse, décrit la manière dont les femmes ont été écartées de toute participation à la vie publique dans les années 1950 : *« on regardait de travers les femmes qui allaient au café, même accompagnées de leur mari »*. Les femmes se trouvaient, en fait, exclues des lieux où se chantaient les *paghjelle*, mais les voix existaient entre les murs, ainsi que le souligne Philippe-Jean Catinchi : cette absence n'était qu'apparente. Les femmes chantaient autant que les hommes, mais en retrait : *« Les femmes partagent en effet l'apprentissage des hommes, auditrices dès l'enfance des* pulifunie *du village et détentrices du même capital de chant. Entre elles, elles pratiquent la* paghjella *et ce ne sont que les lieux spécifiques et la visibilité qui leur font défaut. »* Sans les communautés visibles – et leurs lieux, accessibles à toutes – comment donner l'exemple pour les femmes d'une main dans le dos réchauffant la voix, et à plus forte raison, comment peuvent-elles parvenir aux résultats qu'entraîne ce support affectif mêlé à une confiance ? Comment trouver cette même assurance, ce même sentiment d'exister en sa voix ? C'est toujours un mépris qui se retrouve sur les lèvres des êtres qui ne s'intéressent pas à la prise de parole des autres, comme à la mise en voix de leur identité, à laquelle on interdit systématiquement le multiple.

Lors d'un dîner, le prieur a longuement et de plusieurs façons différentes avancé que les femmes devaient rester humbles, toutes à l'image de Marie. Cette fois-là, devant notre silence, j'avais des spasmes de colère. À ce moment-là, il n'y avait pas de fous rires ni même de sourires complices entre les copains et moi : j'étais la seule femme à table parmi eux, ma colère dérangeait, ma façon de la vivre dérangeait, nous n'étions plus du même clan.

Plus tard, le soir, après une longue et heureuse séance musicale, dehors, loin de tous les regards, le maître a tenté de m'embrasser. Plus tard, un copain espagnol qui parle très peu le français, m'a dit en faisant la moue : « Moi, macho, j'aime pas. En Espagne, beaucoup macho. » Je me suis mise à écrire pendant que le prieur lisait, tout ce qui me venait à l'esprit, à écrire pour ne pas laisser ses idées parler en moi. Plus tard, j'ai perdu mon cahier et j'en ai fait l'annonce à tout le monde à l'heure du dîner. Un frère m'a dit qu'il avait prié saint Antoine pour moi. Quand je lui ai appris qu'une personne l'avait retrouvé, que les enfants l'avaient simplement déplacé, il m'a dit : « Vous voyez ! Saint Antoine l'a retrouvé pour vous. »

Les femmes ayant pratiqué la *paghjella* étaient-elles cachées dans les salons des maisons et dans les cuisines ? C'est presque toujours dans les cuisines qu'aujourd'hui je pratique ces chants à Montréal dans la joyeuse indétermination des puissances : homme et femme, femme ou homme, et peut-être avec tout le vivant qui nous habite. Je crois que je n'ai rien appris de valable en art et même en recherche que par l'effet d'une résonance profonde entre nous : quand les désirs se reconnaissent, se choisissent à même le son, à même le texte ou dans la matière, les désirs ne possèdent rien, ils font de l'espace. C'est une affaire d'existence que les murs des cellules peuvent empêcher. On ne s'extirpe pas facilement de la complexité des pouvoirs, des violences d'exclusion, ni de notre amour, ni de notre respect pour une part de l'agresseur. Comment vivre dans un monde qui nous morcelle, nous donne de l'espace en nous en enlevant ? Je garde en moi le souvenir de la lumière du couvent et un amour pour cette île de beautés qu'un jour ou un autre des prisonniers espéraient probablement quitter. J'emporte ma cellule en moi, je l'habite, et je cherche à accompagner les voix qui résonnent entre les murs, à transporter et à transformer les voûtes, en exerçant la voix et en l'écrivant.